

Gino Bergeron
Université du Québec à Montréal

Le froid, un élément de recentrage dans *Polar Bridge. An Arctic Odyssey*

Résumé – L’auteur de cet article propose une lecture d’un récit d’expédition polaire dans lequel le froid agit à titre de point central en regroupant différentes représentations. L’établissement d’un pont entre deux cultures, la Russie et le Canada, but visé par l’expédition, se réalise difficilement étant donné les points de vue divergents. Ce sont surtout la souffrance physique et le froid intense qui permettent de donner sens aux différentes représentations et constructions parfois contradictoires. Malgré les tensions et les conflits en cours de voyage, l’expédition se réalise et s’ancre dans le froid, sensation primaire partagée par chacun, qui marque le corps et la mémoire. Une fois maîtrisée, cette sensation permet l’apparition d’un sentiment esthétique rassembleur qui constitue la base du rapprochement entre les deux nations.

L’ouvrage *Polar Bridge. An Arctic Odyssey*¹ relate une expédition polaire véridique à laquelle ont pris part quatre Canadiens et neuf Soviétiques en 1988. La mission du groupe se voulait symbolique : l’établissement de ponts entre deux pays séparés par l’océan Arctique. À la lecture du récit, on constate l’emprise du froid sur les participants, tous soumis au même diktat glacial. Les difficultés rencontrées par les membres de l’expédition favorisent un sentiment de communauté en recentrant – c’est-à-dire en ramenant à une sensibilité partagée et solidement ancrée dans le corps et la mémoire – les différentes conceptions des membres de

¹ Richard Weber et al., *Polar Bridge. An Arctic Odyssey*, Toronto, Key Porter Books, 1990, 213 p.

Gino Bergeron, « Le froid, un élément de recentrage dans *Polar Bridge. An Arctic Odyssey* », Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau [éd.], *Problématiques de l’imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Université du Québec à Montréal, Département d’études littéraires, coll. « Figura », 2004.

l'expédition, mais aussi, dans une plus faible mesure, celles du lecteur, qui vit l'aventure de façon moins immédiate à travers la mémoire, l'imagination et les reportages écrits ou audiovisuels. J'essaierai de montrer comment, dans *Polar Bridge*, une sensation brutale, en l'occurrence le froid, élément structurant dans les représentations du Nord, contribue à recentrer les représentations autour d'un même discours. La sensation intense de froid, une fois devenue moins vive et rendue familière, favorise la naissance d'un sentiment esthétique rassembleur qui va au-delà des échanges parfois conflictuels.

Une odyssée polaire

Le voyage, que l'éditeur, par le sous-titre, qualifie d'odyssée², est évidemment long et exigeant. Les membres de l'équipe marchent de huit à dix heures par jour et ils portent chacun quarante-cinq kilogrammes d'équipement, de combustible et de nourriture. Ils ont à composer avec un froid extrêmement violent : la température des cinquante premiers jours se situe entre moins 30°C et moins 47°C, sans compter le facteur éolien. Ce sont 1 700 kilomètres de mer glacée que les participants ont à franchir : une banquise encombrée d'amoncellements de blocs de glace et de crêtes de pression atteignant parfois dix mètres de haut ralentit la progression. Le voyage vise à relier le Nord de la Sibérie à l'île d'Ellesmere, au Canada, en passant par le pôle géographique, le point culminant de l'expédition. Les conflits interpersonnels et interculturels sont omniprésents dans l'équipe, composée de treize hommes, mais ils n'empêchent toutefois pas la réalisation de l'objectif.

² Le type de rapprochements et de métaphores qu'on retrouve dans l'introduction n'est pas toujours de la même nature que celui présenté dans les journaux de bord des skieurs. On sent chez l'éditeur un désir d'établir des liens intertextuels plus larges, avec l'*Odyssée* d'Homère, mais aussi avec le récit de l'explorateur Robert E. Peary (une note, à la page 156, donne une description d'une des étapes du controversé voyage parmi les plus connus de l'histoire de l'exploration arctique).

LE FROID, UN ÉLÉMENT DE RECENTRAGE

Constitution de l'ouvrage

Le livre se divise en six chapitres. Chacun correspond à une étape du parcours, ponctué de cinq ravitaillements aériens. Les dix premières pages du livre présentent le profil et les caractéristiques des treize hommes qui ont effectué la traversée. Les chapitres se terminent par un court résumé qui reprend les points saillants de l'étape. Les appendices couvrent vingt pages, dont quinze renseignent sur le matériel utilisé, la nourriture et les télécommunications. Elles présentent aussi un tableau récapitulatif des quatre-vingt-douze jours que dure le voyage, en plus d'inclure des résumés de rapports scientifiques sur la santé physique des participants, la chimie de la neige et la présence présumée d'un second pôle magnétique. Le livre s'ouvre sur une carte géographique schématisée qui montre la progression journalière de l'équipe sur la banquise qui recouvre les seize degrés de latitude entre les deux pays. En son centre, le livre comprend huit pages de photos couleurs, permettant de mieux saisir le paysage et d'imaginer les conditions de vie, de même que la préparation journalière de l'équipe. Outre les appendices, l'introduction, les résumés et les photos, l'ouvrage est principalement composé de retranscriptions du journal de bord de chacun des quatre Canadiens, disposées en alternance. Dans le cas de Max Burton, ses propos sont issus de retranscriptions d'enregistrements vocaux saisis à tout moment de la journée. Le décalage par rapport à l'évènement se trouve donc réduit et le propos apparaît un peu plus près de la sensation immédiate et brute, procédé qui favorise sans doute l'intérêt du lecteur pour un récit qui se veut à vif³.

³ À la lecture des extraits des journaux de bord, particulièrement les passages qui relatent les conflits interpersonnels les plus explosifs, on a l'impression qu'ils ont été, pour la publication, épurés des mots et des phrases susceptibles d'insulter inutilement les membres de l'équipe. L'expression de la colère et de l'impatience ressenties à l'endroit des autres membres semble en effet parsemée ici et là de légers hiatus ou d'euphémismes, comme si lors de la retranscription des journaux on avait voulu atténuer la violence de certains propos avant de les rendre publics.

Représentations du froid

Laurie Dexter, membre canadien de l'expédition, écrit dans son journal :

My sleeping bag is sodden, and I lay awake for hours shivering and shaking. I must have dozed off one or two times, but always woke up bitterly cold. The time seemed to just drag by, and I suppose I had a good dose of fear, lying in the dark⁴.

Laurie décrit la nuit pénible qu'il vient de passer. Dans cette représentation de la sensation perçue plus tôt dans la nuit, il est conscient que la peur influence sa perception. Il a ainsi déjà établi une certaine distance avec ce qu'il a vécu. Richard, un autre Canadien de l'expédition, s'afflige lorsqu'il revoit Laurie dans un état similaire lors d'une autre journée. Il décrit son compagnon de la façon suivante : « *He was just sort of lying there, half sleeping, half awake, shivering [saying] "Oh I'm cold, I'm cold," [...]. He was really pathetic. It was sad to see someone degenerate to that point.*⁵ » Richard explique que ces plaintes, qu'il qualifie de pathétiques, « *reminded [him] of the last days of Robert Scott in a movie*⁶ », cet explorateur anglais mort en Antarctique au début du siècle, et dont le journal de bord retrouvé relate la pénible agonie.

⁴ « Mon sac de couchage est détrempé et je passe de longues heures réveillé, à frissonner et à trembler. Je dois m'être endormi une fois ou deux pendant la nuit, me réveillant à chaque fois complètement gelé. Le temps me semblait s'étirer sans fin ; la peur y était pour quelque chose je suppose, étendu là dans le noir. » [je traduis] (*Polar Bridge, op. cit.*, p. 46.)

⁵ « Il était comme étendu là, moitié endormi moitié éveillé, tremblant, disant "Ah! J'ai froid, j'ai froid" [...]. Il était vraiment pathétique. C'était triste de voir quelqu'un dégénérer à ce point. » [je traduis] (*Ibid.*, p. 49.)

⁶ « lui rappelaient les derniers jours de Robert Scott dans un film » [je traduis] (*Ibid.*, p. 49.)

LE FROID, UN ÉLÉMENT DE RECENTRAGE

La perception du froid, pour celui qui gèle, est directe et brutale. Pour Richard, observateur à ce moment-là, elle est mise à distance. L'accès de ce qu'a pu être la sensation de Laurie se fait par l'entremise de traces mémorielles plus ou moins lointaines. Dans ce cas-ci, bien que cela ne peut rendre compte véritablement de ce que vit Laurie, il s'agit d'une représentation historique et connue, soit celle de Scott mort de froid en Antarctique⁷. Cependant, Laurie ne demande pas qu'on fasse venir un avion pour le rapatrier et que cesse son calvaire, parce qu'il sait que ce qu'il vit va se modifier avec le temps, qu'il va s'habituer à cette sensation, qu'elle sera à la longue moins vive, puisqu'un espace se sera installé entre elle et lui. Représentée, cette sensation ne sera donc plus autant une menace et deviendra autre chose qu'une sensation vive⁸.

Quelques jours plus tard, Laurie écrit un bref article dans lequel il dépeint les difficultés rencontrées par l'expédition. L'équipe de l'organisation canadienne, qui reçoit l'article dicté par radio, refuse de le publier de crainte de subir des pressions médiatiques ou gouvernementales pour qu'on rapatrie les skieurs. En raison des images de froid extrême qu'il évoquait, l'article de Laurie aurait pu déranger, sans doute. Si, comme l'écrit Victor Segalen, on peut « étrangler

⁷ La tragédie de Scott, avec celle de Franklin dans l'Arctique, a été largement diffusée. On a en effet beaucoup écrit sur ce drame. À la lecture, entre autres, de Bertrand Imbert, *Le grand défi des pôles* (Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », p. 98-100), on apprend que le 21 mars 1912, à seulement 10 miles nautiques d'un dépôt de nourriture, Scott et ses deux compagnons encore vivants, affaiblis par la faim et bloqués par la tempête, meurent de froid dans leur tente. Les corps ainsi que les journaux de bord sont retrouvés neuf mois plus tard.

⁸ On retrouve là le processus de la naissance d'un signe, la sémiologie, que Charles Peirce définit comme étant « *something by knowing which we know something more* » (*Collected Papers*, Harvard University Press, vol. 8, 1958, paragraphe 332), phrase qui peut être traduite et étoffée de la façon suivante : « une donnée de connaissance conduisant, du fait même de son existence, à un plus, un acquis, un savoir supplémentaire » (cité et traduit dans Jean Fisette, *Introduction à la sémiotique de C.S. Peirce*, Montréal, XYZ, 1993, p. 9).

[s]a peur⁹ » en plongeant à la rencontre du réel, cela n'est possible, pour le public qui aurait reçu l'article de Laurie, que d'une façon distante, à l'aide d'un travail de mémoire.

Pour l'explorateur polaire moderne, le froid est bien sûr difficile à côtoyer, mais le danger de mort est grandement atténué si on le compare à celui des explorations passées. L'intensité de l'expérience vécue peut toutefois être comparable. Ce que les aventuriers modernes recherchent, ce sont non pas de simples émotions fortes, mais des sensations brutes, primordiales et fondatrices susceptibles d'exister en dehors de quasi toute représentation et capables de rappeler l'expérience limite de la mort, ce qui a pour effet de stimuler la vie. La brutalité de cette sensation peut s'entendre dans l'extrait de deux lignes d'un poème composé par Max, l'un des Canadiens : « *And the burning cold/Will cut right to your soul*¹⁰. » Cette sensation vive qu'est la rencontre avec le froid, telle une entaille, n'est en réalité qu'un renvoi à soi-même, car elle n'existe pas en dehors de ce qui est ressenti par le sujet. En physique, le froid est défini par la diminution du mouvement moléculaire, d'où, pour le sujet, l'impression de voir sa chaleur s'enfuir, son mouvement se réduire, sa vie se dissiper, ralentir et devenir entropie. C'est un réveil brutal de toute la vie en soi qui se met à s'exprimer devant ce signe de la mort : le froid, sensation primale qui stimule les mécanismes de survie, provoque une expression et une mise en route des composantes de la vie, une réaction physiologique qui active la production métabolique de chaleur. Le tremblement involontaire devient l'expression du corps et de la vie que le sujet ne contrôle pas, mais qui s'active, prend toute la place, occupe tout l'affect et fait terriblement peur par sa brutalité, puisque c'est un rappel de la mort. Dans son journal, Max écrit :

⁹ Victor Segalen, *Équipée*, Paris, Gallimard, 1983, p. 53.

¹⁰ « Et le froid brûlant/Transpercera directement ton âme » [je traduis] (*Polar Bridge, op. cit.*, p. 152).

LE FROID, UN ÉLÉMENT DE RECENTRAGE

*The intense cold, [minus 48 plus wind], combined with the deteriorated insulating capacity of my bag, kept me awake and chivering most of the night. I was reluctant to sleep, even when I felt it was possible, because I wasn't sure what minor appendages I might be sacrificing to the elements by loosing my conscious vigil*¹¹.

Le sujet sait instinctivement préserver son centre jusqu'au dernier moment. Le froid le fait se recroqueviller et sa circulation périphérique se réduit afin de préserver le plus possible sa chaleur. C'est le rappel de cette sensation primaire qui pourrait le mieux arriver à unir le groupe et à recentrer les représentations qui circulent et qui sont partagées par les imaginaires, ceux des aventuriers, mais aussi ceux du public. Ils puisent dans une sensibilité que tous pourraient partager, quelque chose associé aux sens, « un *sensus communis* », pour reprendre l'expression de Herman Parret¹².

Des conflits et de la difficulté à établir les ponts

Le froid intense n'incite pas à rester dehors. Il contribue, au contraire, à augmenter le nombre d'heures passées dans la promiscuité de la tente et, indirectement, à envenimer les

¹¹ « Le froid intense [-48°C en plus du facteur éolien], associé aux capacités d'isolation diminuées de mon sac de couchage, m'ont gardé réveillé et frissonnant la plus grande partie de la nuit. J'hésitais à dormir, même lorsque je sentais que c'était possible, parce que je craignais ainsi d'être en train de sacrifier je ne sais trop quels appendices aux éléments, dû à l'absence d'une vigile consciente. » [je traduis] (*Ibid.*, p. 49.)

¹² Herman Parret, dans *L'Esthétique de la communication. L'au-delà de la pragmatique*, parle du *sensus communis* (terme qu'il dit emprunter à Emmanuel Kant dans *Critique de la faculté de juger*) comme d'une « sensibilité universalisable et communicable [capable de former une] communauté affective » (Bruxelles, Ousia, 1999, p. 224).

relations interpersonnelles. L'humidité ajoute au problème. La buée issue de la respiration des campeurs fait en sorte que pendant la nuit se forme une couche de condensation qui gèle au plafond. Chaque matin, lorsque les poêles sont allumés pour le déjeuner, cette couche fond et dégoutte sur les sacs de couchage. De plus en plus détrempés, ceux-ci perdent progressivement leur pouvoir isolant, rendant les nuits toujours plus difficiles. Plus le froid est intense à l'extérieur, plus la condensation est importante à l'intérieur. À un certain moment, la transpiration n'arrive même plus à s'évaporer des vêtements : Christopher et Richard choisissent de dormir dehors pour éviter le problème. Ils sont sévèrement critiqués par les Soviétiques, qui leur reprochent d'être antisociaux.

Divers sujets sèment la discorde au sein de l'équipage. Les Canadiens maîtrisent très mal le russe. Ils tentent tant bien que mal de saisir ce dont discutent les Soviétiques à travers quelques mots et de rares traductions écourtées. Cela n'aide en rien le malaise entre les deux groupes. La nourriture, de provenance canadienne pour certains aliments et russe pour d'autres, est aussi une source de discorde en ce qui a trait à la valeur nutritive et au goût : l'un des Canadiens réfère à la nourriture russe en utilisant le terme de « *dogfood mystery meat*¹³ », ce qui ne manque pas d'attiser les conflits. Le nombre d'heures de marche à effectuer chaque jour est aussi sujet à de nombreuses discussions et empoignes. Les Canadiens trouvent que les prises de décisions ne sont pas suffisamment démocratiques et l'idée de voter se fait difficilement accepter par les Soviétiques. Les tensions sont grandes entre les deux nationalités ; deux mentalités s'entrechoquent. Des tensions existent également entre les Canadiens. Laurie, pasteur anglican, à qui on reproche d'être trop lent et de se plaindre trop du froid, va, pour une histoire d'orgueil blessé, jusqu'à proposer de se battre avec Christopher, pourtant beaucoup plus costaud que lui. Les

¹³ « viande mystérieuse bonne à nourrir les chiens » [je traduis] (*Polar Bridge, op. cit.*, p. 65).

LE FROID, UN ÉLÉMENT DE RECENTRAGE

ponts ne s'établissent pas facilement entre les individus, ni entre les cultures. Toutefois, l'expédition est complétée, et cela, comme l'indique Dmitri, l'initiateur et chef de l'expédition à l'anglais coloré, « *whitout [...] cutting the throats of each other*¹⁴ ». Dmitri avait déjà conduit dans le passé une expédition où il avait fallu recourir à des consultations psychiatriques¹⁵ journalières par radio pour éviter une catastrophe.

Les sources de conflit ne sont pas étrangères aux représentations que chacun entretient. Avant le départ de l'expédition, le chef annonce : « *We are joining East and West through North, [...] joining the old world to the new*¹⁶. » Certains, ambitieux et nourris de représentations patriotiques, ont même parlé de « *conquering the Arctic Ocean*¹⁷ », ce qui ne concorde pas très bien avec la vision des quatre Canadiens, qui est plutôt de l'ordre de l'expérience individuelle et des sens¹⁸. Les motivations à entreprendre le voyage diffèrent considérablement selon les individus et les nations. Pour arriver à travailler ensemble, même s'ils ne formeront jamais une véritable équipe et qu'il y aura toujours

¹⁴ « sans se couper la gorge les uns les autres » [je traduis] (*Ibid.*, p. 13).

¹⁵ *Ibid.*, p. 102.

¹⁶ « Nous joignons l'Est et l'Ouest par le Nord, [...] joignons l'ancien monde au nouveau. » [je traduis] (*Ibid.*, p. 17-18.)

¹⁷ « conquérir l'océan Arctique » [je traduis] (*Ibid.*, p. 18.)

¹⁸ Avant de prendre part à des expéditions, les Canadiens étaient des sportifs de compétition individuelle, alors que les Soviétiques étaient pour la plupart des scientifiques ayant participé à des voyages de groupe. Le contraste entre une vision sociale et une autre qui se réclame de l'individualisme est bien présenté par ce que relate l'éditeur : « *Of course, underlying the tensions were different attitudes to property, to achievement, and to other people. Even the very things that bound the two groups together – dazzling, shared land of ice and sky – sometimes divided the skiers. Before the trip began, some Soviets alarmed the Canadian skiers with talk about “conquering” the Arctic Ocean. Canadians looked at it differently : “We haven't changed the Arctic Ocean”, Richard Weber said. “It's still the same. Any change is within us”.* » (*Ibid.*, p. 18.)

un « *us and them*¹⁹ », comme le dit Richard, le groupe doit se doter d'une raison pratique. La cohésion s'établit dans certaines situations où, par exemple, un participant n'arrive pas à skier à la même vitesse que les autres et qu'on lui offre de prendre quelques kilos pour alléger son sac.

Un point commun

Le seul vrai point de rassemblement possible pour le groupe, au-delà de toute rhétorique idéologique, culturelle ou commerciale, reste le but commun, à la manière du pôle vers lequel convergent les méridiens : lieu investi de tout un imaginaire, qui peut se nourrir des sensations du froid et d'un désir d'aller à sa rencontre. L'engagement des participants est immense, face à eux-mêmes en bonne partie, mais il est également motivé par un désir de maintenir une réputation en regard de l'opinion publique, qui comprend aussi les commanditaires. Max, entre autres, ne pense pas à abandonner, même s'il souffre d'engelures aux pieds et qu'à certains moments, enfermé dans sa prison de Gore-tex, il passe par des émotions extrêmes : « *I find myself swinging between inexplicable laughter and tearfulness inside my Goretex prison*²⁰. » Il écrit même avoir l'impression de se diriger « *straight across the Pole to the altar*²¹ », comme s'il avait l'impression de s'offrir en sacrifice.

Pour qu'un tel engagement puisse se maintenir, il faut sans doute qu'il soit nourri par la passion. Laurie fait allusion à ce qu'il appelle une « *polar passion*²² », qui les lierait dans la poursuite de ce difficile voyage. À cet égard, Max explique : « *the more time I spend here, the less I feel in conflict with the Arctic itself. On days like this, when you can actually see around, the ghostly beauty of*

¹⁹ « nous et eux autres » [je traduis] (*Ibid.*, p. 77).

²⁰ « Je me retrouve passant de façon inexplicable du rire aux larmes dans ma prison de Gore-tex. » [je traduis] (*Ibid.*, p. 116.)

²¹ « directement vers le pôle, sur l'autel » [je traduis] (*Ibid.*, p. 118).

²² « passion polaire » [je traduis] (*Ibid.*, p. 165).

LE FROID, UN ÉLÉMENT DE RECENTRAGE

*blue-anmd-white [sic] forms is awe-inspiring*²³. » Se construit en lui une appréciation de ce lieu polaire, une passion qui se bâtit avec le temps. Max maîtrise en effet de mieux en mieux la difficulté, et son environnement lui apparaît de moins en moins hostile. Il en ressent même un certain émerveillement. D'autres aussi se passionnent pour le lieu et découvrent la beauté de ce qui les entoure. Alors qu'ils viennent de terminer un passage très difficile et qu'ils regardent derrière eux, Dmitri dit à Richard : « *Oh yes, it is really nice. [...] what matters is we are here, it is beautiful countryside, and we are right in the middle of it*²⁴. » Ils se trouvent le plus près possible du centre de l'événement, quasi au cœur de la sensation vive, tout en parvenant à l'apprécier. Richard aime bien l'impression de se sentir vivre tout en frôlant la sensation brute, sans doute parce qu'il arrive à la distancer, de manière à percevoir en lui la palpitation de la vie : « *For me it's exciting in trying to exist at 45 or 50 below zero*²⁵ », écrit-il. Il ajoute, quelques lignes plus loin : « *It was a gorgeous morning [46 below]. One of those mornings when you are glad to be alive, and glad to be up in the Arctic*²⁶. » Mais cette passion, cette capacité à se rapprocher de la sensation et à en faire une expérience esthétique et non plus angoissante ne se fait pas sans effort. Comme l'écrit Laurie, « *[t]o earn familiarity requires time, unswerving motivation, and considerable hardship*²⁷ ».

²³ « Le plus de temps je passe ici, le moins je me sens en conflit avec l'Arctique lui-même. Les jours comme celui-ci, lorsque l'on peut bien voir autour, la beauté fantomatique de ces formes bleues et blanches est impressionnante. » [je traduis] (*Ibid.*, p. 109.)

²⁴ « Ah oui, c'est vraiment beau. [...] ce qui importe c'est que nous sommes ici, c'est un bel endroit, et nous sommes en plein milieu. » [je traduis] (*Ibid.*, p. 99.)

²⁵ « Pour moi, c'est excitant d'essayer de subsister à 45 ou 50 sous zéro » [je traduis] (*Ibid.*, p. 39).

²⁶ « C'était un matin superbe (moins 46). Un de ces matins où on est content d'être en vie, et content d'être dans l'Arctique. » [je traduis] (*Ibid.*, p. 48.)

²⁷ « Devenir familier nécessite du temps, une motivation inébranlable et une épreuve considérable. » [je traduis] (*Ibid.*, p. 135.)

La familiarité installée, les aventuriers ne semblent plus autant heurtés par ce qui les entoure, et ils arrivent à voir la beauté de cet environnement froid et inhumain, parce qu'il est devenu une part d'eux-mêmes. Ils s'y sont habitués, ils l'ont apprivoisé et il fait partie de ce qu'ils connaissent désormais. Dmitri dira, à la dernière page du récit, que c'est pour la beauté qu'ils sont venus. Cela traduit l'impression que tout est en place, pour un temps du moins, qu'on peut trouver un certain confort dans ces difficultés maîtrisées, que la souffrance a été assimilée, qu'il y a alors harmonie entre le ressenti et les représentations. Ce sentiment perdure jusqu'à ce que, inévitablement, la brutalité du réel apparaisse à nouveau, reprenant toute la place.

Cette sensation primaire et intangible qu'est le froid, une absence de mouvement moléculaire qui rappelle la mort, stimule la vie. Elle participe également à la constitution d'une communauté. Toutes les représentations des participants sont recentrées grâce à l'affect commun qu'est la sensation de froid, laquelle convoque tout sujet. *Polar Bridge* favorise un *sensus communis* ; le contrat entretenu par les récits polaires travaille dans une mémoire remontant à la naissance et sert de point commun pouvant conduire à l'émergence d'un sentiment esthétique. Affect primordial, le froid est une référence et un fondement comptant parmi les moins ambigus et sur lesquels des ponts s'établissent, s'appuyant sur une « solidarité dans l'affect²⁸ ».

²⁸ Herman Parret, *op. cit.*, p. 225.